

Oculus

Ne comptez pas sur l'œil du rêveur pour avoir du bon sens. Comme le soulignait Arthur Rimbaud, l'artiste se fait voyant par un immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Imaginez alors un cercle qui refuse de tourner en rond. La voie sans direction qu'il nous propose ne donne aucun visible à voir. Elle fait plutôt deviner l'insondable. Pour nos ancêtres, l'œil était le symbole de la lumière. Il n'était pas qu'un organe réceptif mais un émetteur puissant et créatif. En Inde l'un des mots sanskrit pour le définir est « locana », ce qui signifie « qui illumine ». Dans son recueil *Les Contemplations*, Victor Hugo nous invite à devenir le « grand œil fixe ouvert sur le grand tout ». C'est à cette seule condition qu'il nous est possible de résoudre l'énigme où l'être se dissout. Comprendre enfin ce qui naît, vit, marche ou succombe. L'œil de l'artiste est l'outil d'une intersection rédemptrice. Il laisse les étoiles à portée de ceux qui ne rêvent qu'endormis. La richesse de l'oculus dépasse sa simple signification anatomique. Il est aussi une petite fenêtre arrondie située au sommet d'une coupole ou dans un mur. Il devient alors l'évidence astronomique d'un « intermundia ». Ainsi le faisait remarquer Amedeo Modigliani : il faut d'un œil observer le monde extérieur, de l'autre regarder au fond de soi-même.

Pour Dominique van den Bergh, « Oculus » n'est pas qu'un ensemble de boîtes de Pandore, de lavis ou de céramiques. C'est une expérience des sens, un parcours rituel où le regard se fait perçant pour mieux nous faire voir. Dans ces boîtes sombres aux humeurs initiatrices se cachent des forêts, des étoiles ou des brumes. Le trou dans la boîte est bien-sûr une invitation à regarder à l'intérieur. Première indiscretion qui pousse à imaginer ce qui nous touche pour mieux concevoir ce qui nous échappe. Première invitation aussi à matérialiser l'impossible des souvenirs. Trous de mémoire, trous de serrures ou trous noirs, les lavis de Dominique sondent tous nos secrets sans rien révéler. Ses dessins sont les cercles du mystère. On y croise des présences volatiles et éthérées. Des personnages en quête d'être. Ils ont la transparence des rêves profonds, ils n'ont rien à dire, rien à faire, rien à déclarer. Ils sont consubstantiels aux voiles du mystère, et l'on ne peut que voir au travers à défaut de les imaginer réels. Ces revenants nous tournent le dos avec l'élégance mélancolique des âmes en peine. Lorsqu'ils sont de profil, ils ferment des yeux qui s'ouvrent sur la profondeur des songes. Quelquefois ils disparaissent complètement après avoir parlé sans bruit aux arbres ou aux astres. Les cercles dans lesquels ils sont confinés nous invitent à imaginer qu'ils sont autant de pensées en nous. Ces explorateurs de l'intérieur nous invitent à nous défaire de l'utilitaire, à nous délester du raisonnable.

Voilà que des rencontres imprévues ont lieu dans des forêts. Les arbres sont les gardiens délictueux du désir. Alors les clairières et les bosquets deviennent soudainement les terres d'élection de parcours initiatiques. Il règne effectivement une impression ésotérique dans ces non-lieux où les végétations concourent à nous rappeler que la nature nous dépasse infiniment. La forêt est l'écrin de tous les rites. Plus que tout, celui du passage. Elle est une exploration profondément onirique de tous les mystères de l'être, avec ses désirs ses envies mais aussi ses impotences. Ainsi, la forêt bruisse silencieusement au rythme d'étranges apparitions. Si l'arbre est un « état d'âme » comme l'écrivait Gaston Bachelard, nous pourrions paraphraser Karl Krauss en affirmant que l'imagination se grise à l'ombre des ifs dont elle a fait une forêt. Les végétations sont faites d'étoiles, elles sont nimbées de brouillards. Elles signifient la puissance des sentiments à l'exemple du « cœur de Marie », plante magnifique dont les fleurs n'ont que passion pour contour. Dans ce monde au mutisme pour obédience, il n'y a que les astres qui parlent. Les étoiles au firmament sont comme les lettres d'un livre immense. Elles montrent le chemin à suivre, celui des voies lactées et des constellations pavées de désirs. Avec Dominique, les rêves sont toujours étoilés. Elle n'oublie pas les mots de Paul Eluard pour qui « un rêve sans étoiles est un rêve oublié » pas plus que ceux d'Hugo lorsqu'il souligne que toutes nos passions les reflètent.

Les habitants de ce pays imaginaire ferment les yeux pour mieux voir. C'est alors qu'apparaissent des biches, des oiseaux, des crânes, des tables ou des périscopes. Ainsi la nature, la mort et le cosmos s'immiscent dans la quiétude inquiète des lavis et des céramiques. Voir autrement n'est qu'une histoire de point de vue. Reste au nuage de brouiller les pistes. Dominique fait de la nuée la voie d'accès de toutes les pertitions. Le nuage est une invitation au voyage, il condense le mystère il en fait une philosophie. Il sape les assises du vraisemblable pour ouvrir les voies du possible. Si d'ordinaire les pensées viennent de l'âme et les nuées de l'air, ici tout s'inverse. Les nuages sont les paravents de nos errances. Ils vont même jusqu'à effacer les visages pour donner corps aux sentiments. Pourtant l'importance de la nuée confine à la métaphysique. N'oublions pas les propos de Rainer Maria Rilke, pour qui Dieu lui-même ne serait rien « sans le nuage qui le protège et le recouvre ».

Quant aux céramiques, elles sont comme autant de petites planètes en porcelaine. Elles gravitent autour de nos imaginaires. Scindées, elles montrent intimement l'éloquence d'un théâtre sans voix. Elles sont les échos scénographiques des lavis dont elles partagent les oracles. Ainsi, elles sont semblables à leurs énigmes. Blanches et sombres, elles ont la lumière étincelante de l'obscur. Comme le rêve, elles ont la force du surgissement. Pour reprendre le titre d'une gravure d'Odilon Redon nous dirons que l'œil du poète est semblable à « un ballon bizarre qui se dirige vers l'infini ». Mais attention, un voyage aux confins des portes de la perception n'est pas sans danger. Comme le souligne William Shakespeare, il suffit d'un seul atome « pour troubler l'œil de l'esprit ». Le voyage que nous propose Dominique exige l'expérience du nuage avant celle de l'Ether. L'imagination est notre guide. Elle est pour reprendre les mots du moraliste Joseph Joubert « l'œil de l'âme ». Mais son évanescence est rédemptrice, elle fait de l'incertain la clé qui ouvre toutes les portes. Ce qui demeure est trompeur, seule l'inconstance reste à demeure.

Olivier Duquenne